

Ismérie de Lesser

Mauvaise fille



Ismérie de Lesser

Mauvaise fille

© Ismérie de Lesser, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8326-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Jehanne et Marie-Christine

Et pour A. et J.

*Your world is nothing more than all the tiny things
you've left behind.*

JAMIE CULLUM

- Gran Torino

1

Hôpital Avicenne, Bobigny

Octobre 2017, 35 ans

Un râle s'échappe du couloir. C'est la grosse dame de la chambre d'à côté. Je ne l'ai jamais vue, c'est Papa qui l'appelle comme ça. Elle passe son temps à gémir et il dit que ça casse l'ambiance. Comme si un service d'oncologie pouvait être autre chose que lugubre.

Je ne sais pas exactement ce qu'il a. Ni même à quel point on doit s'inquiéter. Les médecins ne disent rien, ni à lui, à cause de ses antécédents paranoïaques, ni à nous, ses enfants, secret médical oblige. Personne ne sait rien. Une ligne de plus sur la liste de ce que j'ignore de lui.

Papa, il ne veut pas savoir. Il dit que ça ne change rien. Tout ce qu'il veut, c'est rentrer chez lui, retrouver Armelle et ne plus entendre les gémissements de la grosse dame.

Au début de son hospitalisation, il y a deux semaines, nous, la progéniture, on a quand même essayé d'en savoir plus sur son état, chacun à sa manière. Samuel, l'aîné, a tenté l'autorité. Il a gueulé sur tout le service en brandissant des ultimatums et des noms d'avocats. C'est comme ça qu'on a su que Papa était sous chimio. Sans plus d'infos. *Chimio*, ça nous a mis un coup.

Après ça, on a envoyé Barbara, la deuxième. Moins frontale, elle y est allée à l'usure. Jour et nuit. Elle a tellement insisté que ça a fini en menaces des deux côtés. Zoé, la dernière, a refusé de s'y risquer. De toute façon, je ne vois pas comment elle aurait fait : depuis que Papa est hospitalisé, elle n'a pas aligné deux mots sur le sujet sans pleurer.

Alors, j'y suis allée. J'ai opté pour la corruption. Je me suis pointée tôt, un dimanche matin, avec des croissants et des pains au chocolat. L'infirmière était

coriace, je ne l'ai pas ferrée tout de suite.

— Écoutez, mademoiselle, je ne sais pas combien vous êtes dans votre famille, mais il faut arrêter de venir tout le temps. On ne peut rien vous dire...

Pour l'amadouer, j'ai joué la carte de la confiance. Je lui ai expliqué que je n'avais pas grandi avec mon père, qu'à cause de la drogue et de son état psy, ça n'avait pas toujours été facile avec lui, que si elle regardait le dossier médical, elle verrait que je ne mentais pas. Mais que, heureusement, avec les années et sa thérapie, on avait pu se rapprocher et que, maintenant, je voulais juste l'aider au mieux. Donc, si elle pouvait me dire ce qu'il avait, je pourrais être là pour lui, enfin. J'ai bien détaché les derniers mots, j'ai marqué un silence exprès et puis, je l'ai laissée venir.

Elle a saisi un croissant en soupirant. Les sucreries, ça rapproche toujours. L'air embêté et la bouche pleine, elle a finalement lâché :

— M'enfin, mademoiselle, vous vous doutez bien que s'il est ici, votre père, c'est pas pour une bronchite. Il va pas guérir... comme ça.

Elle a dit *comme ça* en claquant des doigts. Puis elle a saisi le sachet de la boulangerie et refermé la porte en articulant un *merci*. Je suis restée dans le couloir, le claquement de ses doigts encore dans les oreilles. S'il ne va pas guérir *comme ça*, alors comment ??

Je regarde ma montre, ça fait presque cinq minutes que Zoé est descendue chercher sa mère à la station de taxis. Je replace ma chaise, un pied sur la barre du lit pour dire que je ne suis pas mal à l'aise et un pied près de la porte parce qu'on ne sait jamais.

Zoé, c'est ma petite sœur, du côté de mon père. Ma famille, c'est le bordel. D'ailleurs, je dis toujours *ma sœur* ou *mon frère* alors que, en réalité, je n'ai que des demis. Trois, du côté de mon père : Samuel et Barbara, les grands, puis Zoé, la petite. Et une autre petite sœur, Joséphine, du côté de ma mère. Quand je dis aux gens que j'ai trois sœurs et un frère, ils s'imaginent une grande fratrie, des Noëls ensemble au pied du sapin et des tablées animées. Pas du tout. Moi, j'ai grandi avec Jo, chez ma mère. Les trois autres, je ne les connaissais pas. En plus, sur mon acte de naissance, ça dit : *née de père inconnu*, donc officiellement, on n'est même pas frère et sœurs. C'est venu avec les années, en grandissant on s'est rapprochés. Il aura réussi ça, Papa, avoir des enfants qui s'entendent bien.

Un petit miracle.

La proximité physique, avec Papa, c'est pas trop notre truc. Un jour, peut-être, ça viendra. Faut dire que mon père, il a du mal avec les émotions. Ça le chamboule. Il repart dans les souvenirs, et il perd les pédales. Il prend une grosse voix, il parle tout seul, il s'agite. Bref, ce n'est jamais bon. Du coup, je prends mon temps, pour pas tout flinguer. Bon, qu'est-ce qu'elles font, Zoé et Armelle ?

Armelle, c'est la compagne de mon père depuis trente ans et la mère de Zoé. Il l'a rencontrée juste après que ma mère s'est barrée. Sur un banc de l'île Saint-Louis. Et depuis trente ans, Armelle, elle a toujours tout fait avec mon père. Même acheter du pain, elle n'irait pas sans lui. Depuis qu'il est à l'hosto, forcément, elle ne sort plus. Sauf pour venir le voir. Et à chaque visite, elle panique. La première fois, Zoé a cherché sa mère partout dans l'hôpital et, finalement, elle l'a retrouvée à l'accueil du service psychiatrique. Armelle s'était réfugiée là-bas, *parce qu'au moins, eux, ils sauront quoi faire*. Désormais, Zoé la récupère directement à la descente du taxi.

Elles ne devraient plus tarder, même si Armelle peine à marcher. Je regarde mon père. Il essaie péniblement de se redresser. Je l'aide à caler les coussins. Ma main effleure son bras et je contiens un mouvement de recul. Sa peau est froide et trop grande pour ses os.

Pour éviter la gêne d'un silence trop long, je prends mon téléphone et fais défiler des photos récentes de ma vie à Londres.

— Là, la nouvelle maison, c'est pas immense mais c'est assez pour deux. Un peu de verdure, ça change la vie, c'est sûr... Tu te souviens de l'ancien appartement ?

Et là, les vacances en Italie.

— Je te les ai déjà montrées, non ? Thomas t'embrasse.

Remplir le vide de banalités, faire défiler les photos et éviter de parler de l'essentiel en attendant que Zoé revienne.

D'une main, Papa baisse l'écran. Il fatigue. On continuera plus tard. Il se penche vers la table de nuit, de l'autre côté du lit. Il en sort un petit bouquin du tiroir, il souffle et, d'une main faible, il me le donne. À chacune de mes venues, ses gestes me semblent moins précis. Je range le livre dans mon sac. Il fait

souvent ça, les bouquins. Sa manière de dire : « Tiens, j'ai pensé à toi. »

Il tousse un moment. Ça fait mal de le voir comme ça. *Comme ça...* Puis il s'essuie la bouche avec un vieux mouchoir et il inspire longuement en regardant ses mains noueuses.

— Lucie, ils m'ont retiré le Subutex...

Il tousse à nouveau. Je répète, surprise :

— Le Subutex ? Mais pourquoi ?

Il reprend son mouchoir, il crache.

— Lucie, j'angoisse...

Il grimace. Son articulation est laborieuse et parler lui fait mal. Je comprends finalement que les médecins lui ont retiré le substitut d'héroïne parce que ça faisait interférence avec le traitement. Du coup, il fait des cauchemars et il a des angoisses. Il fait une pause pour respirer. On ne parle jamais de ça, la dope, ses traitements. Je devrais peut-être en profiter, lui poser les questions que je n'ai jamais su lui poser. Ça donne ces idées-là, les hôpitaux. *Dis, Papa, pourquoi ça a tant merdé ? Et c'est quoi ce mal psy dont elle parle, Barbara ? Ça vient d'où ? Et Maman dans tout ça ? Et moi ?* Celles-là, et le million d'autres qui grouillent et démangent. Mon pied s'agite sur la barre du lit. Je pourrais lui demander. Là. Tout de suite. Ça risque de le fatiguer encore plus. C'est tentant. Il n'est sans doute pas en état. Et si je provoquais une crise ?

Encore un rôle dans la chambre d'à côté. Coup d'œil à mon père qui soupire déjà. Je dégage un rictus, un sourcil subtilement levé, l'air faussement choqué pour le faire rigoler, histoire de saboter la grosse dame. Et ça marche. Il se marre.

— Rigole pas trop, tu vas encore tousser !

Effet inverse, voilà qu'il se bidonne carrément. Moi aussi, forcément. Fou rire. Ça filera peut-être un peu de pêche à la grosse dame.

Je devrais le prendre dans mes bras. Ou déjà, lui prendre la main. Ça lui ferait plaisir. Ce serait un beau geste. Pas trop exubérant mais sincère. Histoire de lui montrer que ça me touche de le voir dans cet état. Que je l'aime. Je ne lui ai jamais dit, ça ferait une scène de film parfaite.

Intérieur jour. Un père dans son lit d'hôpital et sa fille, la trentaine, à son chevet. Entre eux, le silence des épreuves passées, mais aussi un sentiment naissant de filiation, profond et authentique. Soudain, elle lui prend la main. Ils se regardent un moment. Musique poignante. Le père esquisse un sourire ému. *Je suis fier de toi, ma fille.* Une larme coule sur la joue de la jeune femme. *Je t'aime, Papa.* La musique monte en intensité. Gros plan sur leurs mains unies. Noir. Clap de fin.

Ce serait effectivement très beau. Sauf que la vie, c'est pas du cinéma. Pas un mot ne sort et mes mains sont toujours dans mes poches.

La voix de Zoé résonne dans le couloir. En plus d'avancer lentement, Armelle perd l'audition. Quelques secondes plus tard, l'odeur fleurie de ma sœur envahit la pièce, un mélange puissant de monoï et de vanille.

— Devinez qui on a trouvé en bas !

Derrière elle, Joséphine, un mètre quatre-vingts, sourire généreux, fait son entrée. Je me lève pour les embrassades et laisse la chaise à Armelle, qui suit en soufflant. Les manteaux et les écharpes sont empilés au pied du lit. On se bouscule, on s'excuse, on est trop nombreux pour la petite chambre. Je fais un signe de tête : *Je sors prendre l'air.*

Dans le couloir, d'un coup, le calme. Des murmures indistincts de télévision s'échappent par les portes entrouvertes. Je passe celle de la grosse dame. Elle s'est endormie et ronfle à présent. Les petits carreaux jaunes du couloir défilent sous mes pieds, direction l'ascenseur. Papa a l'air encore plus faible que la dernière fois.

Mon index survole les boutons du distributeur de boissons. Je n'aime pas le café, les thés dans les machines sont toujours dégueu, *Délice à la tomate...* mouais.

Le long du chemin de promenade qui borde l'hôpital, je shoote dans quelques feuilles mortes. Je choisis un banc. Le plastique du gobelet me réchauffe les mains. J'aurais quand même pu lui dire un truc sympa. Un mot pour signifier que je me soucie de lui. À côté de moi, une vieille dame fume, branchée à un goutte-à-goutte. Je résiste à l'envie de lui demander une cigarette. Je cherche mon téléphone dans mon sac. À la place, je trouve le bouquin que Papa m'a passé tout à l'heure : *Vie et mort des mots.* De la linguistique, pour une prof de